

Extrait de :

Van Rillaer, J. (1981) Les Illusions de la psychanalyse.

Éd. Mardaga (4e éd., 1996, 420 p.) Pages 135-140

p. 135

7. Une nouvelle onomastique?

« *I have discovered that I can do anything with language I want* ».
James Joyce

a) *Un exemple « mémorable »*

Par le cas précédent nous apprenions que le nom d'un rival peut être la clé d'un symptôme (anorexie ou envie de maigrir, selon la version qu'on préfère). Nous ne serons dès lors pas étonnés de voir que, dans l'imagination psychanalytique, le nom du sujet lui-même et le Nom-du-Père sont souvent le « sésame ouvre-toi » de la névrose.

Cette fois encore je choisis une illustration freudienne qui fait l'admiration de tous les psychanalystes. Lacan l'a maintes fois commentée et il l'a qualifiée d'« exemple mémorable » (1966: 664). Dans son célèbre Discours sur le langage, ce Phare de la psychanalyse moderne l'a utilisée pour « démontrer » que « le langage est corps » et que « les mots peuvent eux-mêmes subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet » (1966: 301). Les lacaniens l'auront compris, il s'agit de « la *Wespe* (guêpe) castrée de son W... » (id.). Voyons exactement ce dont il s'agit.

Freud rapporte (XII 126s) que l'Homme aux loups, à l'époque où il avait deux ans et demi, avait uriné sur le plancher pendant qu'une bonne du nom de Gruscha le nettoyait. Durant la cure, Freud avait énoncé l'hypothèse que le petit coupable avait dû sans doute (*gewiss*) être menacé de castration à la suite de cet événement. Le patient a l'obligeance de « confirmer cette hypothèse par un rêve ». Lisons le texte :

« Il confirma la relation entre la scène de Gruscha et la menace de castration par un rêve particulièrement significatif, dont lui-même put comprendre la traduction.

Il dit : « J'ai rêvé qu'un homme arrachait les ailes à une *Espe* ».

« *Espe* » dus-je demander, « qu'entendez-vous par là ? »

« Eh bien cet insecte avec des raies jaunes sur le corps et qui peut piquer. Ce doit être une allusion à Gruscha, la poire rayée de jaune » (*).

« Vous voulez dire une *Wespe* » pus-je corriger.

« On dit *Wespe* ? Je croyais vraiment qu'on disait *Espe* » (Il se servait, comme tant d'autres, du fait qu'il était étranger pour dissimuler des actes symptomatiques). Mais *Espe*, c'est moi, *S.P.* (les initiales de son nom, Sergeï Petrov).

(*) Le patient avait, avant ce rêve, précisé que le nom de la bonne, *Gruscha*, signifiait dans sa langue *poire* et évoquait pour lui une poire avec des raies jaunes (XII 124). Rappelons que *Wespe* signifie en allemand *guêpe*.

L'*Espe* est naturellement une *Wespe* mutilée. Le rêve dit clairement qu'il se vengeait sur Gruscha de sa menace de castration » (XII 128).

Armé de sa trouvaille, Freud (re-)construit alors l'histoire de la névrose de son patient et la lui communique. L'Homme aux loups ne semble pas plus éclairé par cette interprétation que ne l'était l'Homme aux rats par celle du *Dick*. En effet Freud écrit : « Quand je lui eus exposé ma conception, le patient me regarda sans comprendre et avec un certain mépris ; et il n'y réagit jamais plus. J'ai développé plus haut mes propres arguments contre de semblables rationalisations » (XII 129) (On aura compris qu'il s'agit des sempiternelles « résistances ») !

Un demi-siècle après cette interprétation de Freud, les intellectuels en mal de nouvelles « lectures » — agités comme les femmes du monde à la recherche du vêtement dernier cri — découvraient avec ravissement en 1966, dans les *Cahiers pour l'Analyse* publiés par le *Cercle d'épistémologie de l'Ecole Normale Supérieure* (notons bien le « Supérieure »), que l'explication freudienne du *Wespe* était elle-même un message cryptographique. En effet, Serge Leclaire, le fondateur du département de Psychanalyse à l'Université de Vincennes, réalisait sur cet « exemple mémorable » un décodage « stupéfiant », du moins pour l'époque (il était publié deux ans avant les divagations « archéologiques » de Rosolato sur le *Signorelli*, dont il a été question plus haut).

L'éminent psychanalyste écrit : « Il est clair, pour une part, que Freud a suspendu son analyse du rêve de la guêpe parce qu'il avait le sentiment d'avoir obtenu, en fait, ce qu'il attendait ». Voilà une hypothèse censée, que j'ai moi-même soutenue à propos des divers cas présentés plus haut. Leclaire a raison de dire : « Il est clair ». Malheureusement le Professeur de Vincennes se croit dès lors autorisé à psychanalyser plus avant et ses élucubrations aboutissent à une conclusion que l'Homme aux loups aurait sans doute, comme celle de Freud, écouté « sans comprendre et avec un certain mépris » (XII 129) :

« On verra dans ce W ou M renversé le signifiant même de la main-mise maternelle (il faudrait dire bouche-mise en ce stade oral) qui figea cet enfant dans sa châsse. On peut dès lors traduire ainsi le discours du rêve, comme un rêve qui dit le plus profond désir du patient : échapper à la clôture maternelle et accéder à la castration. Je voudrais, dit-il en substance à Freud, par son rêve, que vous m'arrachiez moi S.P. à l'emprise maternelle ; je voudrais que vous détachiez de moi la grille qui a trop fermé le cycle de mon insatisfaction, que vous me coupiez du signifiant qui est venu là, plus aveugle qu'un objet, se substituer bien avant le temps, au phallus (perdu) auquel j'aspire » (1966: 33s).

Serge Leclaire explique donc qu'il faut réinterpréter le nom (ou les initiales) en fonction de la relation à l'analyste. Pourquoi ne pourrions-nous pas, *en suivant sa logique*, interpréter l'interprétation de Leclaire en fonction de son nom à lui ? N'est-il pas psychanalytiquement significatif qu'il utilise les mots « figé dans sa châsse », « clôture », « griffe qui a trop fermé » ? Pourquoi ces Signifiants ne seraient-ils pas une broderie sur son propre prénom ? Une *serge*, indique le *Petit Robert*, est « un tissu d'armure sergé en laine, sec et serré »...

Mes remarques paraissent peu sérieuses : elles sont du niveau des affirmations de Leclaire. Faut-il par exemple insister sur le fait que ce célèbre élève de Lacan ne s'inquiète même pas de savoir si « main-mise maternelle » commence également par un M (« un W renversé ») dans les langues parlées par le patient (le russe et l'allemand) ?

b) Un gadget herméneutique

Stekel en 1911 et Abraham en 1912 ont publié des articles intitulés respectivement *La contrainte du nom* et *La force déterminante du nom* pour démontrer, à la suite de Freud, que « le nom agit souvent de façon contraignante sur celui qui le porte » (Abraham, I:114). Depuis lors, le Tribunal de l'Inquisition freudienne ne doute plus de disposer là d'un détecteur de vérités que n'arrête aucune « résistance ».

Pour examiner encore un exemple, nous nous tournerons vers la psychanalyste qui trône actuellement au sommet du hit-parade freudo-lacanian : le docteur Françoise Dolto.

La célèbre vestale du culte analytique dit souvent des choses raisonnables, raison pour laquelle elle est aimée du grand public. Elle écrit par exemple : « Le bon sens est l'outil majeur de notre arsenal thérapeutique a priori (...). Si nous nous servons parfois de conseils de bon sens qui font appel au conscient et que tout psychothérapeute aurait fait siens, c'est que le bon sens est la base nécessaire de toute psychothérapie » (1971: 148 ; 168). Une lecture attentive des publications de Dolto apprend néanmoins qu'elle mélange de façon séduisante des remarques de « bon sens », les principes de l'humanisme chrétien et les absurdités freudiennes, en sorte que le lecteur non spécialisé néglige volontiers ces dernières au profit du « bon sens » et continue à lui accorder sa confiance. Je voudrais ici me centrer sur son message spécifiquement psychanalytique.

Son *Cas Dominique* (1971) raconte l'histoire de la cure de Dominique Bel. Ce garçon de 14 ans avait été choyé par sa mère (dans les termes de Dolto : « Dominique était le phallus à maman », p. 77), du moins jusqu'à la naissance de sa sœur Sylvie. L'enfant développe alors une série de troubles, notamment la peur d'objets qui tournent : manèges, bicyclettes, etc.

Que révèle la formule cabalistique ? A la quatrième séance, le prénom *Dominique* s'avère « signifiant » : « Sa mère, il la *dominait* (conformément à son prénom) » (sic, p. 75). Le nom de sa sœur *Sylvie* n'est pas moins « déterminant » : il « explique » la peur des manèges, bicyclettes, lessivages, bref des choses qui tournent. En effet, « toute image dynamique semble être la signalisation de l'existence de Dominique en tant qu'il est encore vivant, donc pouvant encore être annulé, tué (*s'il vit, Sylvie*) » (resic, p. 74).

p. 138

Si nous tirons les conséquences logiques de ce principe « herméneutique », nous pouvons dire que ce garçon aurait dû développer une phobie des *ânes* si sa sœur s'était appelée *Anne* et connaître une impression d'étouffement avec une sœur *Nicole* (n'acceptant plus *ni col, ni cravate*)... Le lecteur doit avoir l'impression que je me moque de la Pythie parisienne. N'y a-t-il pas, effectivement, de quoi rire...

N'oublions pas l'élément le plus important de l'analyse : le Nom-du-Père. Le patient se nomme Bel (*) : là réside le nœud de sa névrose : « Jusqu'à la naissance de Dominique, Monsieur Bel vivait tous les jours au foyer. Dominique, apparemment bien adapté, ignorait le rôle de fétiche qui était le sien. La révélation lui en vient quand sa mère, après l'avoir abandonné pour mettre au monde un autre semblable supposé, mit au monde un rejeton, plus vrai, plus « *Bel* » (belle) : Sylvie, qui détenait toutes les qualités » (sic, p. 145).

En lisant ces exemples, le lecteur éprouve peut-être une impression de « déjà vu ». N'a-t-il pas lu quelque part que les individus nés sous le signe du Lion ont un caractère noble ou vaniteux, que ceux nés comme « Béliers » sont courageux, que ceux qui sont nés sous le signe de la « Balance » ont le sens de la justice. Nous verrons plus loin, avec Karl Popper, que la psychanalyse freudienne fonctionne de la même manière que l'astrologie...

Pour en terminer avec le cas Dominique, disons que toute rédactrice d'un courrier du cœur aurait pu dire que ce garçon avait été troublé par la naissance de sa sœur, mais elle n'aurait sans

doute pas imaginé que ce destin était inscrit dans le patronyme et dans le prénom de la rivale. C'est pourquoi, celui qui ne veut pas être victime d'un *dol* trop *tôt* ferait bien de préférer les conseils des journalistes à ceux des psychanalystes...

c) La « pratique de la lettre »

Freud prétend retrouver le nœud de la névrose de l'Homme aux loups dans l'erreur de prononciation d'une lettre d'un mot étranger (le patient était russe et parlait à Freud en allemand). Pourquoi dès lors ne pas interpréter chaque lettre, en particulier lorsqu'il s'agit du nom du sujet ? C'est la thèse joliment défendue par Leclaire dans *Psychanalyser. Un essai sur l'ordre de l'inconscient et la pratique de la lettre* (1968). A en croire le Professeur de Vincennes, il s'agit là d'une entreprise malaisée : « Il n'est pas facile, dit-il, de tenir la lettre... à la lettre » (sic). C'est sans doute la raison pour laquelle l'apôtre de la Bonne Nouvelle ne peut formuler sa thèse que dans un langage ésotérique :

(*) Au cours d'un exposé auquel j'assistais, à l'École belge de Psychanalyse, le 11-12-1971, Dolto a révélé que le véritable nom était *Joly*. Pour une raison de discrétion, elle a changé le nom réel en veillant à conserver un Signifiant qui présente le même pouvoir interprétatif.

p. 139

« L'inconscient ou l'ordre de la lettre n'est rien d'autre que le développement et la diversification de cette structure nucléaire où l'élément littéral apparaît corrélatif de l'oscillation subjective autour de l'annulation de la jouissance, et corrélatif, du même coup, de ce complément négatif du rien qu'est l'objet. En somme, trois fonctions corrélatives composent le noyau élémentaire de l'inconscient : l'objet comme fonction stable, le sujet comme fonction de commutation alternante, et enfin la lettre comme fonction thétique » (p. 135).

Lorsqu'on a le courage de poursuivre attentivement la lecture de l'ouvrage, on découvre derrière les paravents verbaux, une recette navrante de simplicité : à l'instar du guérisseur primitif qui cherche des réponses dans l'arrangement des osselets qu'il a jetés sur le sol, Leclaire interroge les lettres et leurs possibilités combinatoires. Ainsi le nom (*Philippe*) et le surnom (*Poordjeli*) du patient qui illustre sa thèse se trouvent-ils passés à la moulinette psychanalytique : du « *li* » (de Phi-*li*-ppe) jaillit le *lit* de *Lili* et de *Liliane*, etc. ; du *po* (de *Po*-ordjeli) coule le *pot*, « *poor* », *pauvre* (*pau*-vre), etc., etc., pendant plus de dix pages (p. 112ss) !

Pareil procédé divinatoire ne pouvait, à notre époque de démocratisation, rester l'apanage exclusif des psychanalystes. En 1975, les éditions du Seuil rééditaient l'ouvrage de Leclaire dans leur collection de poche (*Points*), mettant ainsi la merveille à la portée des potaches. Entre-temps, la métaphysique du calembour et de la lettre s'était propagée — comme une « peste » aurait dit Freud — dans les Cercles de l'avant-garde, en particulier chez les adeptes de la « textanalyse ». En publiant *S/Z* (également aux éditions du Seuil), Roland Barthes montrait qu'il ne faut pas être psychanalyste pour psychanalyser. Des élucubrations sur le *S* de *Sarrasine* et le *Z* de *Zambinella* lui permettaient d'énoncer de nouvelles vérités sur « la pratique de la lettre ». Contentons-nous ici d'un petit échantillon de cette littérature, d'ailleurs largement redondante :

« Z est la lettre de la mutilation : phonétiquement, Z est cinglant à la façon d'un fouet châtieur, d'un insecte érinnyque ; graphiquement, jeté par la main, en écharpe, à travers la blancheur égale de la page, parmi les rondeurs de l'alphabet, comme un tranchant oblique et illégal, il coupe, il barre, il zèbre ; d'un point de vue balzacien, ce Z (qui est dans le nom de

Balzac) est la lettre de la déviance (voir la nouvelle *Z. Marcas*) ; enfin, ici même, Z est la lettre inaugurale de la Zambinella, l'initiale de la castration, en sorte que par cette faute d'orthographe, installée au cœur de son nom, au centre de son corps, Sarrasine reçoit le Z zambinellien selon sa véritable nature, qui est la blessure du manque. De plus, S et Z sont dans un rapport d'inversion graphique : c'est la même lettre, vue de l'autre côté du miroir : Sarrasine contemple en Zambinella sa propre castration » (1970: 113).

Signalons enfin que les jeux de lettres ne doivent pas se limiter aux noms de personnes. Dans son discours à l'O.R.T.F., Lacan en a fourni, si pas la théorie, du moins l'exemple type : « A quoi répond en nous le mot : *ennui*. Mot dont, à faire danser les lettres comme au cinématographe jusqu'à ce qu'elles se replacent sur une ligne, j'ai recomposé le terme : *unien*. Dont je désigne l'identification de l'Autre à l'Un » (1973b)...

p. 140

d) Un précurseur : Jean-Baptiste Pérès (1827)

Freud, Dolto et compagnie veulent nous faire croire que le langage est au service des mots — surtout au service des noms — et qu'il suffit de tourner autour des mots — que dis-je : autour des lettres — pour « démasquer le réel » (*). Ils ignorent sans doute qu'ils manquent d'originalité.

Au début du XIX^e siècle, Pérès, ancien Oratorien devenu bibliothécaire de la ville d'Agen, cherchait à critiquer des historiens à la mode selon lesquels une série d'événements de l'Antiquité n'étaient que les élaborations de l'imagination populaire. Leurs arguments reposaient sur des jeux de mots et des équivalences symboliques, précisément les clés interprétatives des psychanalystes d'aujourd'hui.

Pérès était irrité de voir mis en question l'existence historique de Jésus de Nazareth. En 1827 il publie un texte qui met en scène les raisonnements des historiens avant-gardistes de l'époque. Il l'intitule : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*. Pérès y « démontre », ironiquement que Napoléon n'est qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés au Soleil. En effet, en prenant soin d'analyser « profondément », on peut ramener tout ce qui s'est dit sur Napoléon à un mythe solaire. On remarque d'abord qu'il n'y a quasi pas de différence entre *Napoléon* et *Apollon*. Or le Soleil est précisément appelé Apollon par les poètes. De plus, Apollon est le même mot qu'« Apoléon », qui dérive d'un verbe grec signifiant « exterminer ». Tout le monde a raconté que Napoléon était un grand exterminateur « précisément » comme l'était le Soleil pour les Grecs devant Troie, où une partie de l'Armée périt par la chaleur solaire. Le préfixe « Nè » (en grec : oui, certes ; véritablement) du nom Apoléon [*N(e)-Apoléon*] démontre bien que Napoléon est le véritable exterminateur et le véritable Soleil. Tout cela est parfaitement cohérent, « donc » vrai... Pérès explique de la même façon le prénom de Bonaparte (*bonâ parte*, le jour, opposé aux ténèbres : *malâ parte*) ; le nom de la mère de Napoléon : Letitia (de *Létô*, la mère d'Apollon) ; le fait qu'on ait raconté que Napoléon avait quatre frères qui, « en réalité », ne sont que les symboles des quatre saisons de l'année, etc.

Le texte de Pérès est aussi drôle que ceux de Dolto et Leclair. Par rapport à ces successeurs, Pérès avait un grand avantage : c'est consciemment qu'il écrivait ses canulars...

(*) *Démasquer le réel* est le titre d'un ouvrage de S. Leclair publié au Seuil en 1971.